

## PROLOGUE

Mes bottes me font un mal de chien. En temps ordinaire, je passerais outre la douleur lancinante qui me traverse les orteils, une souffrance quotidienne que je suis prête à m'infliger au nom de ma passion pour la mode et les talons de douze centimètres que j'affectionne tant. Oui mais voilà : les bottes en question ne sont ni griffées, ni stylées, ni même un tant soit peu agréables à regarder. Non Madame. Ces « choses » sont trop petites d'une pointure et demie, d'un improbable coloris gris-taupe-qui-sort-tout-droit-de-son-terrier, et – comble de l'horreur – confectionnées sans amour à partir d'une matière qui ressemble de près mais surtout de loin à du caoutchouc bas de gamme et certainement pas eco-friendly.

C'est donc chaussée de ces espèces de monstres que je suis en train de m'enfoncer dans la boue, à six heures du matin, pour – je vous le donne en mille – aller rendre une petite visite à Jacqueline, Gisèle et Ginette. On pourrait croire que je vous parle d'un trio de vieilles dames bienveillantes à qui il faudrait tenir compagnie le temps d'une tasse de thé plus que matinale, mais non : il s'agit

simplement des trois petites poules rousses de ma tante Madeleine – rousse aussi pour le coup, bien qu'il n'y ait aucun rapport – auxquelles je dois subtiliser les œufs fraîchement pondus, le tout alors qu'il fait encore nuit noire sinon ce ne serait pas marrant.

Comment j'ai pu quitter Paris et ma vie de rêve (enfin sur le papier) pour me retrouver dans ce bourbier, je me le demande encore. Tout comme je me demande encore comment je vais bien pouvoir dérober ne serait-ce qu'un seul œuf à ce trio infernal qui garde le poulailler comme un dragon une grotte renfermant un précieux trésor. Ah oui, parce que je ne vous ai pas dit ? J'ai peur des poules. Et d'à peu près tous les animaux de la ferme qui ont passé le stade de « bébés cromeugnon ». Mais forcément, quand je suis arrivée hier chez Madeleine qui vit depuis toujours dans le fin fond de la campagne seine-et-marnaise, et que par politesse, je lui ai proposé de lui donner un coup de main, je n'ai pas osé lui dire que j'entendais par là des activités classiques comme faire la vaisselle, repasser les draps ou passer l'aspirateur en me trémoussant sur mon album préféré de Katy Perry. Et puis, je dois bien admettre que si je suis venue jusqu'ici, c'est pour changer d'air, m'accorder un retour aux sources, faire un break avec tout le superficiel qui encombre ma vie et enfin comprendre la valeur réelle de – aaaaaaaah !

...

Bon. Glisser peu gracieusement (mais très acrobatiquement) sur un mélange d'herbe mouillée, de paille et de fientes de volatiles et me retrouver étalée dans la boue jusqu'aux coudes, c'est fait. Je reste immobile quelques secondes, le temps de me dire que j'aimerais

bien téléphoner à Hugo pour qu'il vienne me chercher là, maintenant, tout de suite. Et puis je me rappelle que dans cette partie du village, il n'y a pas de réseau. Et que de toute façon, je suis toujours privée de smartphone. Parce qu'apparemment, je passerais trop de temps dans le monde virtuel...

C'est vrai que si je le pouvais, je serais déjà en train de raconter ma mésaventure sur Twitter pour faire rire mes 8 076 followers, tout en prenant une photo du lever de soleil pour éblouir ceux qui me suivent sur Instagram. Et ma petite communauté aurait de quoi être éblouie : alors que les premiers rayons du soleil caressent timidement la plaine, la maison d'hôtes de Madeleine semble lentement se dessiner, telle une jolie chaumière que l'on ne trouve que dans les illustrations des contes de fées que j'avais l'habitude de lire quand j'étais petite et encore insouciante.

Le silence se brise au son des animaux qui se réveillent en douceur et des oiseaux qui entonnent gaiement les premières notes de leur chant mélodieux... avant que tout ce petit monde ne se fasse casser les oreilles par Alphonse, le coq de la ferme, qui s'égosille tant qu'il peut pour montrer qu'ici, c'est lui le chef. Un chef à crête, l'idée me fait doucement ricaner, jusqu'à ce que je m'aperçoive que la bête en question me fonce dessus en se dandinant vigoureusement afin de me chasser de son territoire. Je n'aurais jamais cru dire cela un jour, mais Alphonse a l'air encore moins commode que mon collègue Franck, et croyez-moi sur parole, ce n'est pas peu dire !

Je me relève d'un bond et cours vers la maison aussi vite que ma condition physique déplorable me le

J'arrête quand je veux !

permet, chacun de mes pas dans la gadoue résonnant d'un charmant « plotch » auquel répond le cri d'un coq passablement énervé, comme en témoignent ses ailes qui s'agitent frénétiquement dans tous les sens. Je suis d'une lenteur incroyable mais j'arrive néanmoins à lui claquer la porte sur le bec, tout en me promettant intérieurement de rester loin des animaux durant le reste de mon séjour. Je n'ai plus qu'à expliquer à Madeleine la raison pour laquelle ses hôtes devront se passer d'œufs frais ce matin...

I

JE TWITTE,  
DONC JE SUIS

**N**on. Non, non, non. Le réveil de mon smartphone a beau sonner depuis trois bonnes minutes, je ne peux pas ouvrir les yeux. Ou plus exactement, je ne veux pas ouvrir les yeux... Je n'ai jamais été du matin et je crois en toute honnêteté que je ne le serai jamais. Je glisse un bras hors de la couette pour essayer de trouver à tâtons l'appareil infernal qui gît quelque part sur le sol de la chambre. J'aurais pu le poser sur la table de nuit, comme le font la plupart des gens normaux, mais elle croule sous une pile – OK, peut-être plusieurs piles – de romans que je m'apprête à lire. J'entrouvre difficilement un œil pour repérer la touche qui coupera cette sonnerie qui me vrille les tympans. C'est à ce moment que je vois tout plein de petits chiffres lumineux apparaître sur l'écran, juste à côté de l'icône de ma boîte mail et de celles de mes applications préférées. Des tas de chiffres. Correspondants à toutes les notifications que j'ai pu manquer depuis hier soir... Mon sang ne fait qu'un tour : il faut absolument que je rattrape ce que

j'ai raté cette nuit, alors que je perdais bêtement mon temps à dormir !

Sans prendre la peine d'allumer la lampe de chevet – dans le brouillard dans lequel je me trouve, l'idée d'ouvrir les volets ne me viendrait même pas à l'esprit – je me redresse dans le lit, me cale le dos avec mon oreiller et commence à cliquer ici et là, ouvrant les applications les unes après les autres pour faire défiler les derniers messages, les nouvelles photos, les réponses aux messages, les commentaires sous les photos... Je survole du même œil scrutateur les dernières actualités, je parcours quelques articles qui me semblent intéressants, je me fais plaisir en lisant les posts des blogs auxquels je suis abonnée, comme celui de ma meilleure amie Audrey qui raconte avec un humour grinçant sa vie de *desperate housewife* plus vraie que nature. Depuis plusieurs mois, je suis devenue une adepte de cette routine matinale hyperconnectée : je like, je commente, je partage, je retweete et je recommence. Il m'arrive souvent de suivre de nouveaux comptes et quelquefois de masquer, voire bloquer des trolls – pour ma défense, ils avaient l'air tout à fait normaux au début de notre « relation » *via* Facebook, Twitter ou Instagram !

Je suis tellement plongée dans cette activité de la plus haute importance que je ne me rends pas tout de suite compte que Hugo se tient dans l'encadrement de la porte. Quand je lève des yeux rendus hagards par la lumière bleue émise par l'écran, mon petit-ami-presque-fiancé me dévisage d'un air blasé, un peu contrarié, comme s'il m'avait prise sur le fait en train de manger des chips dans le lit, chose que je ne ferais

jamais malgré mon amour inconditionnel pour les Pringles crème & oignon. Les cheveux châtain clair de mon bel amoureux sont encore légèrement mouillés, mais il est quasiment prêt à partir pour entamer une nouvelle journée de cours. J'adore sa tenue de prof modèle : jean brut pour faire cool, veste de costume pour faire sérieux, t-shirt à message pour faire... pour faire Hugo, quoi. Il a un humour très particulier, un peu à côté de la plaque... Ce n'est pas Dior, mais j'adore ! Ce matin, on peut lire sur le tissu en coton gris chiné le fameux proverbe : « Si ce que tu as à dire n'est pas plus beau que le silence, alors tais-toi. » J'imagine sans peine combien ses élèves vont lui en faire baver aujourd'hui, ses longs monologues sur l'histoire de France ne pouvant raisonnablement pas être décrits comme « beaux », même s'ils peuvent se montrer ô combien intéressants. Sur cette réflexion un tantinet sarcastique que je prends soin de garder pour moi – on n'est jamais trop prudent –, je me décide enfin à rompre ce silence qui commence à devenir gênant.

— Tu es là depuis longtemps ?

En attendant sa réponse, je fais mine de lisser les plis de la couette autour de moi, tout en essayant tant bien que mal de dissimuler mon smartphone. Je n'ai rien à cacher, mais j'aime garder une part de mystère – c'est important dans la vie de couple, non ? Hugo décroise les bras pour jeter un rapide coup d'œil à sa montre.

— Quelques minutes à vrai dire, mais ça va, je te rassure : tu n'as pas battu ton record d'apnée dans le monde virtuel ce matin !

— Ah ah, très drôle...

Je ne sais pas très bien si son ton est amusé ou plutôt ironique. Hugo ne s'y connaît absolument pas en appareils connectés, il n'est pas du tout branché informatique, voire carrément vieux jeu quant à sa relation avec son téléphone qu'il n'utilise que pour... téléphoner. Et à sa mère en plus. Quand j'y pense, il ne doit pas avoir plus d'une dizaine de contacts dans son répertoire. C'est sans doute pour cela qu'il ne comprend pas que je puisse passer autant de temps sur les réseaux sociaux : ce phénomène le dépasse un peu, je crois.

Je bâille en m'étirant comme un chat – l'image est-elle moins sexy si je précise que je porte un pyjama en pilou ? – puis je me frotte les yeux qui sont toujours un peu écarquillés en raison du contraste entre la pénombre qui règne dans la pièce et de la lumière bleue de l'écran qui a martyrisé mes rétines et pupilles dès le réveil.

— Il est quelle heure au juste ? 7 heures 30, 8 heures ?

— Euh non, plutôt 8 heures 30 et c'est justement pour ça que...

— QUOI ?

Je me lève d'un bond, je dépasse Hugo qui n'a pas eu le temps de réagir et je m'enferme dans la salle de bains pour enchaîner rapidement douche, shampooing et coup de peigne. Avec mes cheveux bruns coupés à la garçonne, ça ne devrait pas me prendre beaucoup de temps, mais je suis sûre que malgré tout, je serai encore et toujours en retard au bureau. Et on n'est que lundi... Autant dire que je commence la semaine avec un mauvais karma et des chakras en stress.

Je fais couler l'eau chaude et me frictionne la tête avec un shampooing « Délice à la mandarine » que je



soupçonne de ne pas être aussi naturel et vivifiant qu'il le prétend. J'entends Hugo me parler à travers la porte que j'ai pris soin de fermer à clé, mes petits bourrelets et moi étant toujours très pudiques malgré nos années de vie commune avec ce charmant jeune homme. Évidemment, avec le bruit de l'eau qui coule et mes oreilles pleines de mousse, je ne comprends pas un strict mot de ce qu'il essaye de me dire mais ça ne peut pas être bien important... Il me racontera tout ça ce soir après le travail, on sera plus tranquilles.

Je finis de me laver, rincer, sécher en deux temps trois mouvements et je me précipite dans la chambre pour enfiler ma tenue de travail fétiche : slim noir qui coince un peu, chemisier (blanc aujourd'hui) et nouvelle petite veste prince-de-galles adorable que j'ai achetée en soldes et que... argh, que je ne peux visiblement plus fermer depuis que je l'ai rapportée à la maison il y a de cela huit jours à peine. Tant pis, je n'ai pas le temps de me changer, j'enfile une paire de ballerines que je choisis au hasard dans ma collection, je saisis au vol mon sac à main et mon tote-bag spécial escarpins – je ne peux décidément pas courir en stiletto pour attraper le métro, n'est pas Carrie Bradshaw qui veut !

Avec une pointe de culpabilité, je balance les dernières croquettes au saumon dans la gamelle du chat et sors en trombe de l'appartement, juste après avoir jeté un dernier coup d'œil circulaire pour m'assurer que tout est parfaitement en ordre. Vu le silence qui règne dans notre petit nid d'amour, Hugo doit être déjà parti... J'ai un petit pincement au cœur en apercevant l'assiette de pancakes qu'il a préparés ce matin (ses cœurs

J'arrête quand je veux !

ressemblent encore une fois à des têtes de Mickey) mais je n'ai vraiment pas le temps d'y goûter. Je me rattraperai ce soir s'il ne se venge pas sur eux quand il rentrera du collège à 17 heures 30. Je croise les doigts pour qu'il passe une bonne journée, et pas seulement parce que j'adore les pancakes aux formes improbables.

TOUT VIENT À POINT  
À QUI SAIT M'ATTENDRE

**S**tation Bel-Air, le métro de la ligne 6 fait son entrée dans un bruit assourdissant et déverse sur le quai son flot habituel de passagers qui arborent tous le même visage impassible et un peu gris tandis que non loin de là, je m'échine à retrouver mon pass Navigo perdu dans les confins insondables de ce traître de sac à main. Je finis par dégoter le précieux sésame qui s'était coincé entre mon portefeuille et ma trousse de maquillage, je passe les tourniquets à toute vitesse, envisage de piquer un sprint le temps d'une fraction de seconde et... trop tard bien sûr. La sonnerie stridente retentit, les portes se referment sous mon nez et je n'ai plus qu'à patienter cinq minutes pour monter dans le prochain train. Je jette un œil furibond sur l'écran de mon smartphone : il affiche sereinement 8 heures 52, je commence à 9 heures (c'est en tout cas ce qu'affirme mon contrat) et je mets environ vingt-cinq minutes pour arriver au bureau (sauf si je fais un mini-crochet pour m'offrir un latte et un muffin au Starbucks du coin). Pas besoin d'avoir fait une thèse en

mathématiques appliquées pour arriver à la conclusion suivante : ça ne va pas le faire du tout !

Je prends mon mal en patience et sors ma tablette de mon sac. Bien entendu, j'ai oublié de la recharger hier soir, donc je ne vais même pas pouvoir profiter du trajet pour avancer dans les corrections d'*Une femme dans la tourmente*, le manuscrit sur lequel je travaille en ce moment et que je dois renvoyer ce matin sans faute à son auteur, la très folle mais très rentable Vanessa Langlois. Je range l'engin en poussant un soupir, et sors à la place un petit carnet Moleskine en cuir rouge dans lequel je griffonne des listes quand j'en ai le temps (et surtout quand je n'ai pas de réseau ou de connexion internet digne de ce nom). Voyons voir... Je tourne les feuilles et me rends compte que je n'ai rien écrit depuis une éternité ou deux. La dernière page entamée contient une liste à peine ébauchée des choses que j'aimerais faire ou accomplir avant mes trente ans. Il n'y a que deux entrées et elles datent un peu : trouver un chouette poste dans une maison d'édition (check !) et prendre un appartement avec Hugo (re-check !). À vrai dire, ces deux objectifs ont été atteints depuis quelques années déjà : après avoir effectué un stage passionnant et formateur au sein des éditions Filgoude, j'ai été embauchée dans la foulée comme éditrice junior alors que de son côté Hugo s'est vu offrir son tout premier poste de prof d'histoire-géo dans l'un des collèges qu'il visait. Deux bonnes raisons pour nous de sauter le pas et de nous installer ensemble, dans un « joli deux pièces d'un quartier haut en couleur du 12<sup>e</sup> arrondissement de Paris, idéalement situé entre

la place de la Nation et le bois de Vincennes » – dixit la petite annonce trouvée sur un site de location en ligne.

J'ai la curieuse impression que depuis le début de nos carrières respectives, les années ont filé sans que je ne m'en aperçoive vraiment... Et me voilà aujourd'hui âgée de vingt-huit ans, en train de grimper dans un wagon bondé tout en me demandant ce que j'aimerais accomplir ces deux prochaines années. Je déteste les listes inachevées et puis il y a beaucoup de choses que j'aimerais faire avant d'atteindre le fameux cap de la trentaine ! Je me cale dans un coin tout en mordillant le bouchon de mon stylo-bille. L'inspiration ne tarde pas à venir et je note frénétiquement tout ce qui me passe par la tête, des leçons de guitare aux vacances sous les tropiques en passant par la relecture de tous mes auteurs favoris.

Je suis tellement plongée dans mes pensées que je manque de rater mon arrêt, d'ailleurs je sors en catastrophe en bousculant au passage un sac à dos Eastpack bordeaux à qui je présente de rapides excuses, tout en faisant tomber carnet et stylo sur le bord du quai. Je les rattrape *in extremis*, les portes du wagon se refermant brusquement à l'endroit même où se trouvait ma tête deux secondes plus tôt. La petite-fille de Pierre Richard, ne cherchez pas : c'est moi. Je fourre ma papeterie dans mon sac tout en courant à moitié dans les escalators, avant de déboucher dans la rue où le vent glacial de février me rappelle que j'aurais peut-être dû prendre ma doudoune, aussi moche et informe soit-elle. Et je regrette également d'avoir choisi de porter des ballerines à la place d'une bonne paire de UGG fourrées...

Je baisse la tête pour me protéger des températures hivernales, remonte le col de ma veste et m'engage dans les rues parisiennes, slalomant aussi vite que possible entre les passants pour m'arrêter environ dix mètres avant la porte d'entrée des éditions Filgoude. Comme tous les matins, je suis en retard mais pour donner le change, je m'accorde environ trois minutes de relooking express, histoire de ne pas ressembler à une folle hirsute qui serait tombée de son lit (même si c'est bel et bien le cas, on est d'accord). Je respire un grand coup, troque mes ballerines contre de jolis escarpins vernis qui me feront un mal de chien dans trois... deux... une seconde – mais qui me donnent assez de hauteur pour me sentir en confiance dans un monde où parfois j'ai l'impression d'être encore « la petite stagiaire » qui doit tout apprendre du métier. Je sors un miroir de poche et applique un peu de rouge à lèvres *Madame* pour me vieillir un peu, et comme si de rien n'était, je me dirige vers mon lieu de travail d'un pas assuré, afin de faire une entrée tout à fait normale.

Sauf que rien n'est jamais normal avec moi, rien ne peut se passer simplement ! J'ai beau retourner mon sac à main dans tous les sens, je ne retrouve pas mon fichu trousseau de clés. J'ai pourtant un porte-clés géant pour mettre la main dessus facilement – une statue de la Liberté qui tient un panneau « I HEART New York », un souvenir délicieusement kitch offert par Audrey à son retour de voyages de noces – mais c'est peine perdue : si je ne retrouve pas la torche qui clignote (*the* détail astucieux), c'est qu'il n'y a pas de porte-clés, ni de clés dans ce foutu sac. CQFD. CQFD est aussi ce

qui m'attend : sonner à l'interphone et décliner mon identité ainsi que les raisons de ma présence, comme une personne qui ne travaillerait pas dans ces locaux depuis plusieurs années maintenant. Je me tape le front devant tant d'étourderie, puis je replace la mèche que je viens de décoiffer. Allez, ce n'est pas si grave : je vais sonner et prier en même temps le Seigneur pour que ce ne soit pas Franck qui vienne m'accueillir.

Je devrais prier plus souvent car apparemment, mon message n'est pas arrivé jusqu'à son destinataire. La lourde porte en bois s'ouvre lentement, laissant apparaître comme dans un cauchemar le profil atypique de Franck, le plus insupportable de mes collègues. Et que cela soit bien clair : Franck n'est en aucun cas le confrère pénible-mais-finalement-charmant-quand-on-apprend-à-le-connaître ou celui-qui-cache-un-cœur-rempli-d'amour-derrière-une-armure-en-acier. Non. Franck est juste l'incarnation de la mauvaise humeur, du cynisme et des remarques acerbes, le tout enveloppé d'un éternel costume trois-pièces qui lui donne un air... vintage. Mais vintage ringard. Ses cheveux châtain sont plaqués des deux côtés de sa tête et ses petits yeux de fouine regardent par-dessus ses lunettes en écaille pour voir à quel manant il a affaire. En l'occurrence : moi. Le coin de ses lèvres se crispe, je m'attendrais presque à le voir sortir une montre à gousset de la poche de son veston pour me signifier mon retard inqualifiable. Mais il se contente de s'écarter du passage pour me laisser entrer, tel un vrai gentleman. Je suis soulagée qu'il ne m'adresse pas la parole et je commence à me détendre en passant devant lui.

—Merci Franck. Tu es bien aimable.

— C'est ton treizième retard en un mois. J'espère que ça va te porter chance ! me répond-il aussitôt d'un ton plein de mépris. Et je te rappelle qu'il y a une réunion prévue ce matin, au cas où tu aurais laissé ta cervelle à côté de tes clés.

Il a vraiment besoin de se montrer aussi désagréable ? Pour un peu, je lui enfoncerais le bout de mon talon aiguille dans le pied, et je serais presque contente d'avoir pris deux kilos pour qu'il les sente bien passer. Mais je prends plutôt le parti de chasser les mauvaises ondes, je ne m'abaisserai pas à son niveau, je vaudrais mieux que ça... La « vraie » vérité, c'est que je trouverai sûrement la répartie idéale... ce soir, avant de m'endormir, quand je repenserai à ce début de journée un peu catastrophique et que je me rejouerais cette scène en ma faveur. Pour le moment, je me contente de lui répondre que bien sûr, je me rappelle de la réunion, mais qu'il faut vite que je file... car je dois m'enfermer dans mon bureau avant qu'il ne me fasse perdre complètement mes moyens.

Je m'éloigne de lui le plus vite possible, accroche ma veste au portemanteau, escalade les deux seuls étages du bâtiment avant de me retrouver en terrain connu. Il n'y a que deux portes sur le palier, la première mène à la grotte de Franck – on ne peut pas la rater, il a fait fixer une plaque en métal où l'on peut lire en toute simplicité et en lettres dorées « Franck Drumond, éditeur de père en fils depuis 1892 » (j'avoue, les six derniers mots ne sont pas de lui, mais il n'a rien fait pour effacer les traces de marqueur qui doivent en toute logique dire la vérité) – et la seconde ouvre sur mon bureau,



mon repaire, mon sanctuaire. Je m'engouffre dans la pièce avant de me retrouver coincée dans le couloir en compagnie de mon affreux voisin, et j'admire le décor qui s'offre à mes yeux émerveillés.

Vous voyez les photos de bureaux décorés avec sobriété et sophistication, reflétant le calme et l'organisation sans faille d'une businesswoman aussi mince qu'épanouie ? Eh bien oubliez ça tout de suite ! Mon lieu de travail est un foutoir comme on n'en a jamais vu : des piles de livres et de manuscrits encombrant la pièce tel un labyrinthe de papier, mais j'ai réussi à aménager un passage pour pouvoir quand même atteindre mon bureau, derrière lequel j'arrive la plupart du temps à m'asseoir, dos à la fenêtre qui donne sur la rue animée. C'est un endroit dans lequel je me sens bien, en paix avec moi-même et surtout prête à trouver l'auteur du prochain best-seller. Car c'est bien ce que j'essaye de faire : dénicher le nouveau talent qui me permettra de montrer à quel point je suis indispensable aux éditions Filgoude et à sa directrice, Léanne Rafferty, qui est l'incarnation de la réussite. Une réussite qui me file les chocottes à chaque fois que je la croise en salle de réunion, mais on y reviendra plus tard.

Je pose mon sac sur une pile de dossiers qui penche dangereusement sur le bord du meuble, allume mon ordinateur portable, écoute mes messages téléphoniques tout en consultant ma boîte mail qui affiche tranquillement « 92 messages non lus ». J'ai environ trente minutes pour être le plus efficace possible, je n'ai

vraiment plus de temps à perdre. Je parcours les derniers chapitres d'*Une femme dans la tourmente* et je dois dire qu'il n'y a plus grand-chose à corriger, Vanessa ayant apparemment bûché tout le week-end en dépit de la gastro aiguë de Milord, son chihuahua préféré. Je sais tout de la vie fascinante de Vanessa, qui, comme bon nombre d'auteurs avec qui je travaille, me prend à la fois pour sa bonne copine, sa confidente et sa psy. J'ai donc suivi les déboires intestinaux de notre cher Milord en direct, messages angoissés et photos gore à l'appui, comme si j'avais une quelconque autorité sur les virus pouvant attaquer les petits chiens d'origine mexicaine. Heureusement, le vétérinaire de garde a pu recevoir le malheureux en urgence, Vanessa a été rassurée et a pu se remettre au travail dans la joie et la bonne humeur, enfin c'est ce que j'imagine. Je note quelques petits détails à améliorer avant de finaliser le bon à tirer, rien de bien méchant, puis je prépare la réunion avec toute une série de suggestions que je n'oserai sans doute pas évoquer, mais sait-on jamais, le jour de mon treizième retard pourrait peut-être me porter chance ? C'est Franck qui s'en mordrait les doigts !

Mon smartphone se met à vibrer et je vois un SMS d'Audrey qui s'affiche. Un simple « *S.O.S.* » pas du tout alarmiste. Sachant que ma meilleure amie a choisi de rester à la maison pour s'occuper de ses deux enfants en bas âge, j'imagine tout de suite le pire et je m'empresse de l'appeler. Elle décroche aussitôt.

— Audrey, ça va ? Tu es où ? Il est arrivé quelque chose à Elliott ? À Emma ?

— Noonon... murmure-t-elle en étouffant un sanglot.

—Audrey, calme-toi, respire profondément et dis-moi ce qui se passe, tu commences à me faire peur !

—Les... Les petits vont bien, ils... ils... ils...

—Ils quoi, Audrey ??!

Je suis presque en train de crier mais ma meilleure amie joue avec mes nerfs ! Mon cerveau déraile et enchaîne les scénarios catastrophes mais heureusement, Audrey finit par tout me déballer, sans prendre de pincettes :

—Les enfants... Ils... Ils... Ils me rendent complètement diiingue, si ça continue je vais les zigouiller tous les deux et je me reposerai en prison !!!